Galymède était une fée blanche. Elle exauçait les souhaits et jouait les bonnes marraines quand il le fallait.

En digne fée des villes, elle habitait en hauteur et n'était nullement incommodée par la proximité des êtres humains. On aurait d'ailleurs pu la confondre avec une adolescente de cette espèce, car elle dépassait largement la taille moyenne des citoyens du Petit Peuple. Atteignant fièrement le mètre soixante, elle pouvait évoluer au milieu d'une foule humaine. Pour passer totalement inaperçue, il lui fallait tout de même cacher ses cheveux blanc lunaire sous une perruque blonde, farder sa peau livide d'une épaisse couche de fond de teint beige, se colorer cils et sourcils (blancs eux aussi) puis appliquer deux lentilles bleues pour dissimuler l'iris blanc de ses yeux. Ainsi parée, la fée pouvait faire ses courses en toute quiétude, occupation diurne qui n'avait rien de fantastique, il faut en convenir. En effet, à l'instar d'une

branche non négligeable de la population féerique, les fées ne possédaient aucun pouvoir magique dans la journée.

La vie la plus intéressante de Galymède se déroulait la nuit.

Quand le soleil disparaissait derrière l'horizon, les ailes de Galymède poussaient délicatement et ses pouvoirs apparaissaient. Une fois prête, la fée faisait coulisser en grand les baies vitrées, grimpait souplement sur le bord du balcon et se laissait basculer dans le vide, envahie par l'ivresse du plongeon. À quelques mètres seulement du sol, elle dépliait sa paire d'ailes et s'élançait au-dessus de la ville.

C'était une tournée quotidienne à laquelle elle s'astreignait, même si le cœur n'y était plus. En effet, si les fées exerçaient encore la fonction de bienfaitrices, la société avait, quant à elle, évolué. Les enfants perdus avaient délaissé les petits cailloux blancs et s'orientaient désormais avec le GPS de leur portable, la Bête avait opté pour un bon épilateur et un rendez-vous chez le chirurgien esthétique avant de séduire la Belle. Quant aux Princes avec un grand P, ils étaient désormais denrées rares et bien trop monopolisés par les médias.

La fée blanche se désolait de sa baisse de clientèle.

Bien sûr, elle débusquait toujours une pauvre fille dont le rêve était d'être la plus belle pour aller danser. Galymède apparaissait alors, nimbée de lumière, les ailes scintillantes, et assurait à la petite qu'elle n'était point seule. Elle saupoudrait généreusement les jeans, baskets et tee-shirt de la mignonne d'un peu de poudre de perlimpinpin et prononçait, par pure tradition, la formule magique adéquate : « Abracadabra, salagadou et magicabou ! » Quand l'éclat magique s'estompait, les yeux ébahis découvraient la prodigieuse transformation : une adolescente engoncée dans une robe à crinoline digne d'une poupée Barbie, maquillée à outrance et les cheveux réunis dans un chignon tiré à quatre épingles. Une merveille ! Étrangement, l'intéressée se lassait assez vite de ses nouveaux attributs. D'un air capricieux, elle servait à la fée des prétextes médiocres dans des termes soutenus (effets secondaires du sort) : « Hélas, la malchance joue contre ma personne puisque ma tenue vestimentaire ne répond que de manière très imparfaite aux exigences de la société moderne. En effet, je me trouve dans l'incapacité de franchir le seuil de mon logis. Et quand, par bonne heure, je parviens à me contorsionner hors de celui-ci, ma crinoline occupe la totalité du pavement si bien

que les badauds se voient contraints de s'aventurer sur la chaussée. Et je ne vous parle pas d'emprunter le métropolitain… »

De moins en moins sollicitée, la fée blanche s'enlisait dans la dépression. Ses ailes se ternissaient à vue d'œil, sa mine devenait lugubre. Ce n'était pas la grande forme.

Même les nouveau-nés nécessitant une bénédiction ne parvenaient plus à l'émouvoir. Galymède se présentait l'âme en peine chez les heureux parents, mimait l'extase devant le poupon engoncé dans ses langes puis se penchait avec des gestes mesurés sur le berceau pour jeter un sort du genre (adapter la formule en fonction des besoins) : *Tu n'auras pas le nez de ton père* ou *Tu feras HEC*. Bien peu de familles se montraient redevables. La plupart trichaient en stipulant que Galymède serait payée au résultat. Ça leur laissait quinze à vingt longues années de délai, au terme duquel la famille semblait ne plus se souvenir de son nom. « Galymède qui ? » Il n'y avait qu'en cas d'échec qu'elle en entendait de nouveau parler. Quand les attributs physiques du filleul n'étaient pas ceux escomptés ou que l'adolescent ratait son bac, bizarrement, revenait à la mémoire familiale cette fée marraine, l'unique responsable de tous ses maux.

« Nulle garantie en matière de magie », rétorquait Galymède à ces enfants mal élevés qu'elle aurait pu avoir plaisir à revoir s'ils n'avaient pas été si ingrats.

Lassée des reproches, Galymède avait pris l'habitude de gagner dès le crépuscule un refuge fréquenté par tous les êtres féeriques des environs : le Café du Petit Peuple. Elle y retrouvait le Grand et plus aussi Méchant Loup et, autour d'un verre d'ambroisie, ils évoquaient avec nostalgie le bon vieux temps des princes charmants et des enfants obligés de traverser seuls les forêts lugubres.

– Ah, l'époque bénie des marâtres et des poucets à chair tendre ! pleurait le loup.

Mais les temps avaient bel et bien changé. Les citrouilles étaient rares dans les jardins (et de toute façon, les carrosses circulaient difficilement sur autoroute), les quenouilles piqueuses de doigt n'étaient plus d'actualité depuis qu'existait le prêt-à-porter. Mais la pire des choses, la plus redoutée, qui faisait trembler la totalité du Petit Peuple du fond de sa chaumière s'était finalement produite : les gens ne croyaient plus aux fées.

L'opinion publique drapait le monde féerique de tristes oripeaux. La magie était rabaissée à un